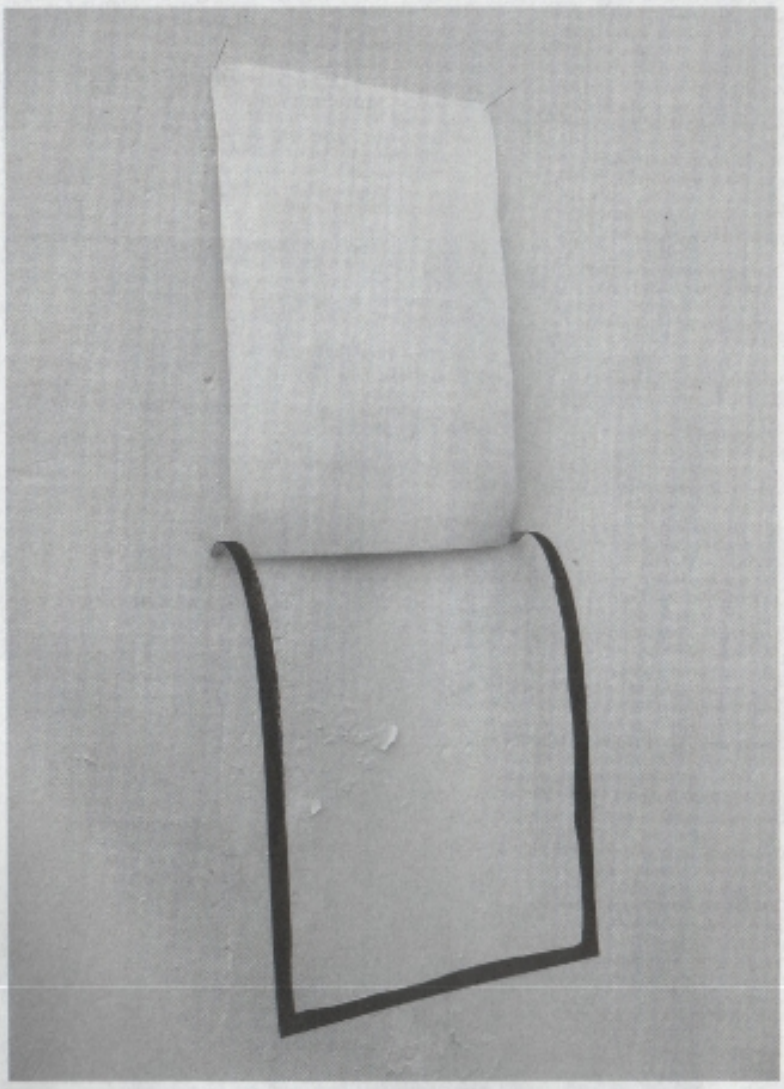


"Soi et sa place", Benoit Félix

Désirs du sidérant

Benoît Félix

Pour Benoît Félix, l'image est le lieu de la « non séparation rêvée ». Un réseau complexe de mailles qui envahit l'espace pour lui donner une texture pétrifiante. Ainsi il dessine les tentacules invisibles de Méduse, sorte d'empire des images qui emprisonne le corps. Il vient d'exposer récemment à Rome et sera dès avril à la galerie BudA à Asse à la galerie NKA à Bruxelles fin mai.

Olivier Duquenne : Pourrais-tu nous parler de ta récente exposition à Rome ?
Benoît Félix : Pour cette manifestation intitulée « disegnare » j'ai pensé à une ligne de papier synthétique qui commence dans la rue et vient soudainement en travers du regardeur. Quelque chose qui fait intrusion dans l'espace, glisse sous la porte de la galerie pour devenir dessin au niveau du sol. Cette œuvre, dont le titre évolue suivant l'endroit où on la considère, peut faire penser à l'eau qui s'écoule ou à un filet d'encre qui file par une trappe pour mettre en connexion les espaces. Cette ligne tombe ensuite dans la cave et devient alors une « trappola », c'est-à-dire un piège. Mon travail implique le corps de celui qui le regarde. J'aime ce jeu où l'espace imaginaire bascule dans l'espace du corps et où celui-ci bascule dans l'univers de l'image. Il y a tout le temps ce renversement continu, il me semble que c'est une limite nécessaire. Quand cette limite est absente, c'est-à-dire quand l'espace de l'imaginaire et du réel ne sont pas séparés, on sombre vite dans le domaine de la psychose. Je suis fasciné par le lieu de l'image et le rapport au corps.

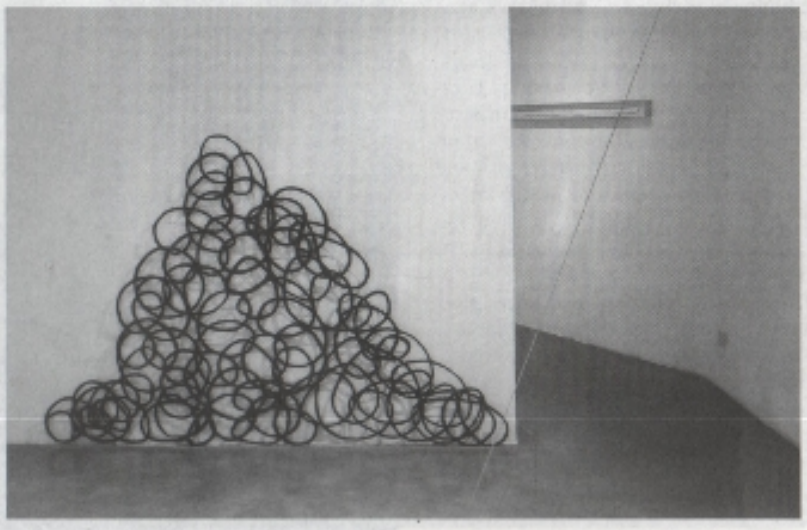
Quelle est la fonction de cette ligne, est-elle une fusion, une frontière ?
C'est une ligne qui à mesure qu'on la suit change de statut, elle est peut-être un signe indexiel autant qu'un signe du code de la route. Mais elle peut, à un moment donné, ne plus être un signe pour l'espace réel du corps mais être du dessin et produire de l'image. Il y a donc toujours cette indécision

Pour toi, il n'y a guère de distinction entre une sculpture et un dessin
Non, j'aime avancer l'idée que je « descends de ma peinture comme l'homme descend du singe » J'ai pourtant l'impression d'être un héritier de l'art pictural. Mais l'image a ceci d'inquiétant qu'elle fige. Le moment de rencontre d'une image est un arrêt. C'est pour cette raison que je m'intéresse tant à la figure de Méduse. L'image est un temps où le corps s'immobilise et où l'on regarde. Imaginons une image qui nous laisserait indéfiniment dans le temps de la regarder ce serait terrible ! J'ai vu des enfants qui tout à coup en se brossant les dents font une marque de dentifrice sur le miroir dans lequel ils se regardent. Il y a là comme une tentative de se « désidérer ». Je considère que la marque au lieu de l'image est un moment de séparation, de symbolisation et d'inscription du corps en plus de l'image. Il y a elle, mais il y a encore moi. Il faut ces deux-là pour qu'il y ait un rapport possible.
Dans mon expo il y a une « trappola » et lorsque le corps du spectateur se prend dans l'installation, l'image devient alors un piège. C'est peut-être là qu'on tombe dans la sculpture comme avatar du dessin.

Ainsi le corps est une notion fondamentale…
Le corps est ce qui fait objection pour entrer dans l'image

Comment s'y prendre pour habiter valablement un lieu ?
C'est épuisant, Je passe des heures voire des jours à méditer dans ces espaces. À Asse, c'est une galerie maison donc un endroit assez contraignant. Ainsi, je dois faire avec l'espace d'habitation. Ce qui m'intéresse est de subvertir celui-ci pour lui donner une autre qualité. Je circule alors dans l'espace pour l'investir de façon globale. C'est de la composition dans le temps. Mes sculptures sont comme des petites histoires d'amour avec un côté précieux. À Asse ce qui s'inscrit comme parcours vient chatouiller l'espace d'habitation pour lui dire autre chose. L'espace maison résiste forcément et donc c'est la confrontation de ces différentes perspectives qui est intéressant. Cette contrainte est pour moi source d'invention.

Il y a une obsession presque érotique du trait dans ton œuvre
Le trait c'est la différence sexuelle, un petit garçon identifie son corps par rapport à celui de la petite fille par un petit trait. Tout à coup l'absence ou non de celui-ci confère l'identité sexuelle. Ceci donne une importance capitale au trait ! Cette chose supplémentaire ou manquante est hors du lieu de l'image. Le corps est dans le lieu de l'image et tout à coup ce trait vient se coller sur l'image. Quand Fontana fait une fente dans un tableau, il sexualise son image. Quand on prend une feuille de papier et qu'on y fait un trait c'est donner valeur de support à la feuille et une signification à ce qui vient de s'y inscrire.
Il y a dans mon travail une volonté de « désidération » dans le rapport au plus près de ce qui sidère.



"Une seule ligne (incarnation avec deux poignées)
papier - encre de chine - cutter - épingles - ombre 144 x 210cm

Il y a donc un jeu de va-et-vient constant
Oui, je pense qu'une image promet toujours une autre image qui ferait tomber toutes les précédentes. Ce serait terrible si on arriverait à l'image absolue ! Je crois qu'au contraire le désir impose l'idée d'un manque d'objet.

Que voudrais-tu que les gens ressentent en parcourant ton expo à Asse ?
Je ne suis pas maître de ce qui se passe chez l'autre, mais je suis très intéressé par ce qu'il peut me dire sur ses émotions et ça me sert énormément à comprendre ce qui se passe en moi !

L'expectative est importante pour toi
Oui exactement, comme une sorte « d'entre deux » du désir…

Benoît Félix
• Galerie BudA- Asse « Tekeningen » du 15 avril au 3juin 2007 Infos: 02.306.50.95 www.budart.be
• Galerie NKA* 110a avenue Louise 1050 Bruxelles 29/3 — 15/4/2007 jeu-ven-sa 14-18h